

LA NOSTALGIE DES ORIGINES

J'ai eu l'occasion, il y a quelques années, de visiter attentivement la célèbre maison-tour que C.G.Jung fit bâtir à Bollingen, au bord du lac de Zurich. J'avais pour guide Dieter Baumann, petit-fils de Jung, psychiatre et psychanalyste lui aussi, et il me parla longuement de son grand-père. Je me sens peu capable de décrire cette maison d'un point de vue physique, spatial, mais je peux tenter de vous rapporter l'impression qu'elle m'a laissée et concentrer sur elle ma réflexion.

Cette maison, on le sait, n'a pas été construite en une seule fois, elle a été l'objet de plusieurs agrandissements. Dans son ensemble, elle apparaît comme une construction irrégulière, flanquée d'une tour au toit conique, entourée d'un mur d'enceinte fait en pierres rondes de fleuve. Sa façade est trouée çà et là de petites fenêtres protégées par une grille. Elle renferme une petite cour au fond de laquelle des arcades abritent une cheminée. Tout autour s'étend un vaste jardin sauvage qui donne sur le lac. Malgré son aspect massif, cette construction a laissé en moi une impression globale de discontinuité et, pour ainsi dire, d'agréable inachèvement. Une autre sensation vient s'ajouter aux précédentes, celle d'avoir affaire à une structure par certains côtés labyrinthique. L'idée de multiplicité trouve sa confirmation dans la diversité des parcours que l'on peut ébaucher à l'intérieur de cette maison, en suivant chaque fois un fil conducteur différent. Tout d'abord celui de la Suisse traditionnelle, que l'on reconnaît aisément dans la solidité de l'ensemble, dans la simplicité, dans de nombreux objets de la vie quotidienne. Vient ensuite celui du jeu, perceptible dans la structure même du bâtiment qui a grandi par juxtaposition, comme dans les constructions des enfants, mais aussi dans les romans policiers (E. Wallace, Rex Stout, Stanley Gardner...) dont Jung était un fervent lecteur. Enfin viennent les pierres gravées, qui sont disséminées à l'air libre. Ces pierres, à leur tour, comme la fresque de Philémon que Jung a peinte dans sa chambre, nous invitent à un parcours gnostique nourri d'images symboliques et de phrases prénantes. La plus célèbre d'entre elles est gravée sur le linteau de l'entrée : « Vocatus, atque non vocatus, deus aderit » Appelé ou non, Dieu sera présent, ce qui revient à dire que l'on ne doit pas se soustraire à son propre daimôn. Comme vous le savez sans doute, l'antiquité classique considérait le daimôn comme un esprit inspirateur : nous pourrions donc dire en quelque sorte la personification d'une force archétypique, « l'image -a écrit Jung- de ce que nous entendons par destin ».

La description que je viens d'esquisser pourrait faire penser qu'il s'agit d'une construction kitsch. Il n'en est rien. Si le kitsch témoigne d'une prétention ridicule, la personnalité de Jung qui a complètement modelé cette maison a laissé s'épanouir en elle une dérangeante capacité de prendre au sérieux et de poursuivre jusqu'au bout ses propres intuitions et émotions qui exclut tout glissement dans la mélasse du kitsch. Mais alors, que raconte cette maison ? J'en reviens à mes impressions. J'ai parlé avant tout de cohésion, mais aussi d'inachèvement. Ces deux termes forment, en un certain sens, un couple antithétique. La cohésion est une notion forte et semble exclure que puissent germer ultérieurement des sens différents de ceux qui sont contenus dans la structure évidente de l'édifice. L'inachèvement, au contraire, suggère un élan, une tension vers le futur. Pour utiliser une métaphore temporelle, la cohésion renvoie à un temps immobile, à un instant pour ainsi dire suspendu ; l'inachèvement renvoie à un temps en mouvement vers quelque chose dont nous ne savons pas exactement ce que c'est. Cette impression devient plus évidente si nous acceptons de penser l'inachèvement non comme une condition provisoire, une sorte de cohésion non encore atteinte, mais comme une qualité constitutive de notre vie même. Il nous apparaît alors comme ouverture indéfinie, métaphore de l'incessant mouvement libidinal. Dans cette perspective, nous pouvons considérer la vie comme un continuel départ, un continuel adieu, une constante ouverture à la nouveauté. Mais il est un point qu'il ne faut pas perdre de vue : « prendre congé », « dire adieu » n'est possible que s'il y a en nous quelque chose de stable de quoi justement se séparer, quelque chose qui, nous promettant sécurité, veut de toutes ses forces de nous retenir. Cohésion et inachèvement doivent donc être envisagés comme deux pôles inséparables entre lesquels s'instaure une tension qui est la condition même de la créativité.

Une autre impression à laquelle j'ai fait allusion est celle du labyrinthe : des escaliers

étroits, tortueux, de petites pièces qui se ramifient irrégulièrement...Le labyrinthe, comme vous le savez, est le lieu destiné à l'initiation selon le schéma naissance-mort-renaissance. Pénétrer dans le labyrinthe veut dire s'aventurer dans les régions de la mort, là où se perd le sens, mais avec la confiance que l'on arrachera à l'obscurité son secret pour en sortir transformé par une connaissance nouvelle et plein d'une énergie renouvelée. Comme l'écrit K.Kerényi, la danse du labyrinthe évoque « une direction qui porte au cœur de la mort et au dépassement de la mort même ». Ce processus se répète indéfiniment car la structure même de l'existence est énigmatique. La culture occidentale le sait, du moins depuis qu'elle a rencontré l'histoire d'Œdipe. Parcourir le labyrinthe requiert attention, capacité de contrôle et d'adaptation, subtilité, flexibilité, astuce : ce que les Grecs appelaient mêtis, une forme d'intelligence « polymorphe et variée » (Detienne), à la fois prompte et accoutumée à l'ambiguïté. Bien sûr, on peut aussi rester prisonnier du labyrinthe, comme le dit la phrase inscrite dans une mosaïque labyrinthique du IIIe siècle après J.C. : « Hic inclusus vitam perdit » (« Qui y reste enfermé perd la vie »). Dans ce cas, le labyrinthe devient errance monotone, énigme sans solution. Dans la préhistoire, le labyrinthe était assimilé au corps de la terre mère. Parfois, le voyageur est destiné à errer éternellement dans ce corps.

Ceci nous amène au thème de cette journée : « racines, liens et différenciation ». L'image de la maison-tour de Bollingen renferme en elle l'intime conflictualité de ce thème. Pour l'illustrer, commençons par nous interroger sur ce que signifie la maison. Comme l'a écrit G. Bachelard, pour l'homme qui accepte son origine, la maison est « un espace heureux », une image de l'intimité reposante, isomorphe du ventre maternel, de la coquille, du berceau et bien sûr de la tombe (le berceau chthonien). Ayant été notre premier univers, elle conserve, pour ainsi dire, la chaleur originelle ; à travers l'isolement, elle favorise la plongée dans l'intériorité, elle accueille dans la quiétude et protège contre les dangers extérieurs. C'est aussi le lieu qui héberge les souvenirs, et tout particulièrement les souvenirs d'enfance. En définitive, la maison est « un corpus d'images qui fournissent à l'homme des raisons ou des illusions de stabilité ». La ville, qui de la maison est une extension, accueille et contient elle aussi ; elle acquiert par cette fonction la valeur d'un symbole maternel, étant en quelque sorte, comme l'écrit Jung, « une femme qui porte en elle comme des enfants ses habitants ». Evidemment, « le maternel » comporte aussi un versant terrible et destructeur, c'est pourquoi Babylone sera l'image de la Mère terrifiante qui dévore ses enfants. « Fourmillante cité, pleine de rêves / où le spectre en plein jour raccroche le passant » écrit Baudelaire.

Je voudrais attirer votre attention sur le fait que la maison-tour de Bollingen est une maison que Jung s'est construite en y travaillant, en prenant une part active à l'établissement du plan aussi bien qu'à sa mise en œuvre. Ce n'est pas la maison où il est né. J'entends souligner par là qu'il ne s'agit pas d'une maison « donnée », mais d'une maison voulue. Cette différence nous permet d'approfondir notre sujet. Nous avons vu que la maison symbolise la mère. La mère, à son tour, symbolise la condition inconsciente, qui est, pour ainsi dire, la mère dont émerge le Moi. L'inconscient est donc notre racine, et la nostalgie de la mère, le retrait dans la maison, est nostalgie d'un état originaire d'inconscience. Mais qu'est-ce que l'inconscience, pourquoi est-elle si souvent considérée comme une condition paradisiaque, objet d'une inguérissable nostalgie ? L'inconscience correspond à une condition d'unité et de non-contradiction : c'est en cela que réside sa béatitude. L'émergence de la conscience correspond en revanche à la décomposition de la réalité en ensemble de contraires, et donc à sa constitution en termes de polarités et de contrastes. Avec la conscience naissent la réflexion et la réflexion sur soi ; alors se profile le problème éthique, qui est le problème du conflit et du choix. L'homme découvre ses limites, sa finitude et les déchirements auxquels il est constamment exposé. Il est entré dans l'histoire, qui est un « dire adieu » toujours recommencé, une nécessité de toujours « prendre congé » (mais aussi une continuelle occasion de mouvement, de transformation) ; il a abandonné le Paradis terrestre. Plus exactement, il sollicite ce Paradis terrestre, cette Age d'or, quand il sent qu'il ne supporte plus le poids des contradictions qui l'habitent. C'est de là que procède l'idéalisation de l'enfance, de l'heureux âge tendre et des bras accueillants de la mère : un petit paradis reconstruit ad hoc, un rêve d'immortalité et de toute-puissance, qui fait pendant à l'expérience du manque, des limites et de la condition

mortelle. Jung parle à ce propos du complexe de Jonas et de la baleine, entendu comme désir d'être réabsorbé par le sein de la Mère archétypique. Il met en garde contre le danger d'être dévoré par la Mère, qui correspond au désir « de se noyer dans sa propre source ». Dans la vie personnelle, le risque encouru est celui de rester lié à l'enfance, à la mère réelle ou à ses substituts, en demeurant tourné éternellement vers le passé, enlisé dans une condition de passivité. L'infantilisme se manifeste comme éternelle demande d'amour et de récompense émotive immédiate, mais aussi comme identification aux parents, ce qui rend impossible une vie autonome. Ce problème devient évident dans les relations affectives. Là où domine le fantasme de la mère, l'affection prend toujours la forme de la demande, car là où il y a une mère, il y a un enfant, c'est-à-dire un besoin. Ceci altère les rapports en les rendant égocentriques. De nombreuses relations de couples sont souvent contaminées par ces projections infantiles. « Les fils à maman, écrit Jung, vivent uniquement accrochés à leur mère et à travers leur mère, ils ne peuvent pour cette raison s'enraciner dans le monde, et vivent dans un état d'inceste permanent. La mère correspond à l'inconscient collectif ; le fils, à la conscience qui voudrait être libre mais toujours retombe sous la domination du sommeil et de l'inconscience ». La conflictualité, qui pour Jung est une donnée structurale de l'existence, est vue au contraire, dans cette perspective, comme le plus grand des malheurs et diamétralement opposée à l'image d'une « terre sans le mal », d'un monde revenu à la béatitude primordiale, hors du temps, définitivement réconcilié avec l'homme.

Le processus de construction de l'individualité comporte donc une prise de distance par rapport à l'inconscient ; il implique que l'on quitte la maison, que l'on trahisse la mère. Cela signifie reconnaître des limites, créer des frontières, cerner l'espace et l'ordonner, et donc apprendre à supporter le conflit. En latin « limite » se dit aussi *modus*, qui dérive de la racine indo-européenne *med*. Il s'agit d'une racine à laquelle sont associés des concepts comme guérir (de *med* dérive *medicus*), mais aussi méditer, réfléchir, mesurer (d'où l'allemand *messen*), et enfin gouverner. Comme l'a observé E. Benveniste, ce qui prévaut ici est l'idée de mesure.

La distinction entre le Moi, l'inconscient personnel et l'inconscient collectif est elle-même un résultat de cette « science des limites ». Construire une maison, plutôt que de se satisfaire d'une maison qui existe déjà, signifie mettre en tension le Moi et l'inconscient, ou encore remplacer la mère réelle ou archétypique par une mère symbolique qui, comme je l'ai dit précédemment, n'est pas « donnée », mais s'édifie progressivement en nous. Pour éclaircir ce point, j'aimerais recourir à un exemple emprunté à la vie quotidienne de Jung. Dieter Baumann, en me parlant de son grand-père, m'a raconté qu'étant enfant il avait fait avec Jung une partie de campagne aux chutes de Schaffhouse. Là, avec d'autres gamins de son âge, il s'était ingénié à construire une sorte de conduite hydraulique en unissant entre elles des tiges de pissenlits. Il avait relié la première au conduit d'une fontaine, mais la violence du jet d'eau avait détruit le fragile assemblage. Alors, Jung s'était approché et avait aidé les enfants à réparer la conduite, puis il avait introduit une des extrémités dans le bassin de la fontaine et avait aspiré de l'autre côté. L'eau, alors, s'était mise à couler miraculeusement du bassin jusqu'au sol, et elle grimpait même durant un bout de son trajet ! L'enfant avait été vivement impressionné ; l'adulte qu'il était devenu relisait l'épisode dans une perspective symbolique. Mon grand-père, me dit-il, était un homme capable d'extraire des profondeurs et de canaliser l'élément liquide, c'est-à-dire l'inconscient. A la même époque (c'est-à-dire au moment de la guerre), Jung s'était réfugié avec sa femme, ses filles et ses petits-enfants dans les montagnes du pays de Berne. Baumann encore nous raconte : " Le matin, Jung nous accompagnait au bord d'un torrent voisin. Il nous faisait ramasser des pierres et il nous aidait à construire un château mégalithique. Je crois qu'il faisait tout cela pour conjurer la panique et faire quelque chose qui ait un sens. Ce château, il le construisait bien sûr pour nous faire jouer, mais c'était aussi un travail symbolique. Quand on y pense, un château sur un bloc de rocher, au milieu du torrent ! C'était vraiment ce dont nous avons besoin ». J'ajouterai un autre souvenir qui va dans la même direction. Quand Baumann avait 14-15 ans, Jung les emmena, lui et son frère, sur le lac de Zurich pour leur apprendre à naviguer à la voile. Avant de partir il leur dit que « quand on navigue à la voile, il est permis de pousser des jurons. Car lorsqu'on navigue il faut une discipline de fer, une discipline qui va tellement à rebours de la nature

humaine, qu'il faut au moins pouvoir jurer ».

Tous ces exemples me semblent illustrer de manière très suggestive le passage de l'immédiateté pulsionnelle -qui est notre racine originaire- au monde des règles et des échanges, dans lequel l'immédiateté n'est pas niée mais canalisée. A propos de canalisation, le dernier souvenir qui m'a été confié par Baumann est celui d'un Jung absorbé par ses waterworks (c'est ainsi qu'il les appelait). « Tout près du lac, il creusait la terre pour isoler de petits filets d'eau et les faire converger en un seul canal qui drainait l'eau du terrain. Une année avant sa mort, quand j'avais déjà atteint l'âge de 33 ans, je l'ai encore vu faire ce travail. Il avait un bâton de ski à l'extrémité duquel il avait fixé une petite pelle, semblable à celles des enfants, et avec cette pelle il enlevait les cailloux qui freinaient l'écoulement de l'eau. Cela l'amusait, et il pouvait rester là des heures entières. C'est une image typique qui m'est restée de lui, assis là, sur une petite chaise. »

Soit dit en passant, ces exemples ne doivent pas nous faire penser que Jung était un homme parfaitement équilibré. Ce serait contraire non seulement à la réalité mais à sa théorie même. Le concept d'Ombre et, dans la typologie, celui de « fonction inférieure » renvoient tous deux aux aspects obscurs, archaïques et jamais pleinement rachetables de notre personnalité. Baumann toujours m'a raconté que Jung a dit un jour que son « sentiment était un monstre ». Cela se remarquait surtout dans ses manifestations d'agressivité et, quand il était plus jeune, dans ses relations érotiques. Jung nous a cependant enseigné que le mal ne peut être éliminé, mais qu'il est essentiel d'en devenir conscient et d'être disposé à payer le prix de ses erreurs. De cette manière, on évite de projeter en dehors de soi, sur les autres, le mal que l'on a en soi. Celui qui affirme qu'il est innocent -a dit Jung- est d'une stupidité abyssale.

J'ai illustré indirectement, à travers les exemples qui précèdent, le processus qui conduit hors de la mère, c'est-à-dire hors de l'état originaire de non-différentiation. C'est un processus qui, comme je le disais, demande que soient établies des limites, des digues entre lesquelles canaliser l'énergie : ce qui signifie, une fois encore, accepter le conflit entre les exigences opposées qui tiraillent notre existence. Il ne faut pas oublier toutefois que Jung postule aussi la nécessité du cheminement en sens inverse. Détachement de la mère et retour à la mère sont deux mouvements complémentaires. Par conséquent, les frontières entre conscient et inconscient doivent être franchissables dans les deux sens. Ainsi est affirmée la nécessité d'un constant renouvellement à travers un processus réitéré d'intégration du conscient et de l'inconscient. S'il est vrai que le Moi, lorsqu'il émerge, doit se dégager de l'étreinte dangereuse de l'inconscient, il est tout aussi vrai que, bien souvent, au fur et à mesure que passent les années, le moi s'éloigne trop de ses racines inconscientes et en vient à se raidir et à se stériliser. Une conscience trop civilisée souffre d'ubris et n'a plus la patience d'écouter l'autre partie en cause. Ceci vaut pour les individus, mais aussi pour les civilisations. Jung a plusieurs fois insisté sur le danger de l'inflation psychique conjuguée à la surévaluation de la raison et de la technique. Il faut alors, pour rééquilibrer la situation, s'exposer de nouveau à l'influence de l'inconscient, faire une sorte de retour dans le sein maternel pour renaître renouvelé, c'est-à-dire avec une conscience plus large. Le retour à la mère représente un accès à l'autre versant de nous-mêmes, au monde des images et des potentialités intérieures. Tel est l'aspect potentiellement positif de la régression. Ainsi que l'écrit Jung, la plongée de la libido dans l'inconscient « d'une part provoque des réactions infantiles..., d'autre part active aussi des images auxquelles est lié un sens thérapeutique et compensateur. » La mère qui engloutit et retient est donc aussi celle-là même qui peut alimenter la conscience sans l'étouffer. Il est une image très belle qui résume en elle la fonction de l'origine comme lieu de l'union et comme lieu de la séparation, de l'adieu, c'est l'image de la croisée des chemins. Là où les routes à la fois se séparent et se rejoignent, les anciens offraient à Hécate des sacrifices.

Les rapports entre le Moi et l'inconscient, Jung les conçoit donc à l'intérieur d'un modèle dynamique dans lequel l'émersion et la réimmersion ont autant d'importance l'une que l'autre. On pourrait aussi parler, pour les individus comme pour les sociétés, d'ascension-déclin-nouvel essor. Pour employer le langage oedipien, disons que l'interdit de l'inceste, et donc l'exogamie, est la condition du détachement par rapport aux liens originels et par conséquent de la civilisation. L'interdit de l'inceste, écrit Jung, est la barrière qui impose à l'homme de sacrifier son « enveloppement dans la mère primordiale, c'est-à-dire l'état

d'inconscience initial ». Toutefois, l'inceste symbolique correspond à son tour à une exigence de renouvellement. Le but inconscient de l'image incestueuse, écrit encore Jung, n'est donc pas un désir d'union mais une soif de régénération à travers le contact avec le sein maternel primordial. Il s'agit donc d'une recherche de soi et non d'une rechute dans l'infantilisme. « Les années s'écoulent et avec l'âge vient le dessèchement, la lignification intérieure... Tout ce qui est jeune devient vieux, toute beauté se fane, toute chaleur se refroidit, tout éclat s'éteint et toute vérité devient fade et plate. Car tout cela prit forme un jour et toutes les formes sont soumises à l'action du temps ; elles vieillissent, souffrent, s'écroulent –à moins qu'elles ne se métamorphosent...A chaque descente succède une montée. » La même idée est exprimée par l'anthropologue Arnold van Gennep, quand dans Les rites de passage il écrit : « Vivre signifie se désagréger et se recomposer continuellement, changer d'état et de forme, mourir et renaître ».

Jung lui-même, vous le savez, a traversé après sa rupture avec Freud une période assez longue de profond désarroi, durant laquelle il a rencontré et affronté les figures, puissantes et terribles, qui montaient vers lui de l'inconscient collectif. Ce fut pour lui un parcours douloureux de régénération intérieure.

Comme cela apparaît clairement, la dynamique de l'inceste rappelle avec insistance la relation chaos/cosmos si souvent observée par les anthropologues et les historiens des religions dans les rites et coutumes des peuples.

Le travail d'intégration des contraires, dans lequel réside la dialectique conscient-inconscient, peut s'enrayer de diverses manières. Je voudrais illustrer pour vous un cas particulier de grippage, dont le résultat est appelé *puer aeternus*, l'éternel enfant. D'un point de vue descriptif, cette manière d'être que nous appelons Puer se manifeste comme constante instabilité, quête incessante et jamais satisfaite dont l'objet toujours s'éloigne ; comme attraction pour la nouveauté et pour l'univers des possibles, à laquelle correspond l'incapacité d'entrer dans le temps et de vieillir ; comme difficulté d'adaptation et vulnérabilité ; comme goût des hauteurs, spiritualité, tendance au vol et à la chute. Les verbes qui lui sont propres sont chercher, questionner, voyager, poursuivre, transgresser ; jamais : s'enraciner. Dans sa forme la plus radicale, le Puer apparaît comme éternellement jeune, éternellement exilé ; incapable de s'endiguer, incapable d'être père de lui-même ; à ses yeux, le monde est quelque chose dont il faut constamment se méfier. C'est à cette manière d'être que je pensais quand j'ai intitulé mon intervention « La nostalgie des origines ».

La mythologie connaît de nombreuses figures de ce type. Bellérophon, par exemple, ce jeune héros surgi de la mer, impétueux, sans cesse en mouvement, à qui la vie confirme le vieil adage : « Il eût mieux valu ne pas naître ! ». On raconte que, monté sur Pégase, le cheval ailé qu'il avait reçu de son père Poseidon, Bellérophon voulut s'élever jusqu'au ciel et prendre place dans le conseil des dieux. Le cheval divin désarçonna le téméraire et le fit tomber dans la plaine d'Aleia, la « plaine de l'errant ». L'infortuné, en boitillant, se remit à vagabonder, se lamentant sur le sort des mortels et fuyant les hommes. Cette lamentation est une autre caractéristique de la conscience puer, qui se sent exilée et accuse le monde de ne pas la comprendre et de lui résister.

Dans le même contexte se situent des figures comme celles d'Icare et de Phaéon, qui furent empêchés de s'élever trop haut dans les airs. Citons encore Adonis, le frêle jeune homme aimé d'Aphrodite et blessé à mort par un sanglier lancé contre lui par Arès. Comme l'a observé J.-P. Vernant, quand Adonis « doit franchir le seuil de l'adolescence, qui marque pour le jeune homme le moment d'entrer dans la vie sociale comme guerrier et futur mari, le cours de sa vie amoureuse est brutalement interrompu. Il succombe au cours de l'épreuve qui normalement ouvre la voie à la pleine virilité... Son hyperpuissance sexuelle, limitée à la période qui habituellement ignore les relations amoureuses, disparaît dès qu'il atteint l'âge de l'union conjugale. Elle cesse là où commence le mariage... La semence d'Adonis reste inféconde ».

La littérature, elle aussi, connaît bien cette figure. Dans la littérature en langue allemande on rencontre souvent la figure du Wanderer, du vagabond. Le vagabond n'a ni feu ni lieu. Il se déplace de village en village, dort dans les granges ; parfois, en échange de quelques petits travaux, une famille de l'endroit lui offre l'hospitalité. C'est un marginal, mais pas nécessairement un clochard ou un antisocial. Il n'est pas rare que ce soit un jeune homme

: un garçon sympathique, fin et bien élevé dans ses manières, capable de gestes délicats, de paroles efficaces et parfois profondes. Souvent il connaît un métier ou sait jouer de la musique et chanter ; durant ses brefs séjours dans un village, les jeunes filles s'éprennent de lui et il se laisse aller à quelques amourettes. Mais cela dure peu, le vagabond repart. Il pourrait demeurer, mais il ne le fait pas. Il pourrait facilement trouver un travail fixe, se marier, fonder une famille. Au contraire, il repart. Il dit que s'il restait, l'air viendrait à lui manquer. Je pense qu'en réalité il ne se fixe pas car il sait que toute chose a sa fin, alors il l'anticipe, pour ne pas trop souffrir. Pour lui, il n'est nul endroit sans défaut, tous les rapports sont inaccomplis et imparfaits, car tous subissent l'usure. C'est là ce qui fait du Wanderer un éternel voyageur, toujours à la recherche d'un endroit qui n'existe pas, c'est-à-dire de l'utopie. Ainsi, se déplaçant toujours, il ne consomme jamais un lieu, un rapport ; il y goûte, pour ainsi dire, du bout des lèvres et poursuit sa route vers la nouveauté qui l'attire et aussitôt le déçoit. On a dit du Wanderer qu'il était « le vagabond romantique, à la recherche du pays aimé, ardemment désiré et jamais connu. Dans les Chants d'un compagnon errant (Lieder eines fahrenden Gesellen) de Gustav Mahler nous sentons « avec quelle sombre joie le héros, au rythme d'une marche funèbre, entame son voyage vers l'ultime province de la mémoire », vers cette patrie qui est en réalité l'absence, l'impossibilité d'une patrie sur cette terre. On pourrait dire que le vagabond a été seulement prêté au monde et qu'il est pour cela toujours prêt à retourner dans son lieu d'origine. Il ne craint pas la mort, elle lui est familière et il l'aime. La mort est une aube, un anéantissement heureux, un retour au sein maternel. On pourrait appliquer au vagabond la phrase lapidaire de Joyce : « L'histoire est un cauchemar dont j'essaie de me réveiller ».

Il est clair que le Puer n'a pas réussi à se détacher de la Mère et de l'inconscient. Dans la systématisation de Jung, le Puer est le « fils à sa mère » ou plutôt le fils de la « Grande mère », à laquelle il est lié dans une relation d'émouvante complicité. C'est à sa manière un héros, qui jette au vent sa propre vie pour rester fidèle à la matrice qui l'a engendré. Un fils qui ne s'est pas libéré de sa mère et qui, pour cette raison, a du mal à entrer dans le monde ; tandis qu'il court d'une expérience à l'autre, il a la tête tournée derrière lui et le regard fixé sur ce point originaire, qui est son but inconscient et dont -quoiqu'il ne le sache pas- il ne s'est jamais éloigné. Jung a écrit : « Dans l'adulte se cache en effet un enfant, un éternel enfant, une partie interne en continuel devenir, jamais accomplie, qui demanderait un soin constant, attention et éducation ». Le Puer aeternus dont je vous parle est quelqu'un qui a pour ainsi dire éternisé la dimension de l'inachèvement, quelqu'un qui a décidé de ne pas se laisser éduquer. La nostalgie du Puer aeternus a été interprétée par Jung comme difficulté à se séparer de la mère et donc comme aspiration à revenir à un état d'inconscience. Jung écrit : « Enfant implique quelque chose qui évolue dans le sens de l'autonomie. Cela nécessite un détachement par rapport aux origines ». Et encore « C'est seulement de la séparation, du détachement, du douloureux « être en désaccord » que peuvent naître la conscience et l'auto conscience ». L'errance du Puer est « un symbole de l'élan, du désir insatiable qui ne trouve jamais son objet, de la nostalgie pour la mère perdue ». « Nous voyons alors sur la scène psychologique un homme qui vit... cherchant sa propre enfance et sa propre mère, fuyant le monde froid et hostile qui ne veut absolument pas le comprendre ». A propos de son rapport avec le monde, Jung ajoute : « Dès qu'il a pris son élan, le Puer s'arrête : le souvenir secret que monde et bonheur peuvent aussi être donnés, et donnés par la mère, paralyse son élan et sa persévérance. La part de monde que comme tous les hommes il doit toujours à nouveau affronter n'est jamais la bonne parce qu'elle ne se donne pas, ne vient pas à sa rencontre mais résiste, veut être conquise, et ne cède qu'à la force. Elle sollicite la virilité de l'homme... C'est pourquoi il aurait besoin d'un Eros infidèle, capable d'oublier sa mère et de s'infliger la douleur d'abandonner le premier amour de sa vie ».

Il faut aussi ajouter qu'un des aspects fascinants du Puer réside justement dans sa manière de n'être pas pleinement dans le monde. Cela lui permet d'avoir un regard plus désabusé et objectif, d'être moins tributaire des mythes, des valeurs et des modes qui ont cours, de conserver l'enthousiasme pour la recherche. Il a donc tous les attributs qu'il faut pour qu'on soit tenté de voir en lui une incarnation de l'esprit de révolte, de la transgression anti-productiviste, du disfonctionnement hédoniste et ainsi de suite. Il faut remarquer que de cette façon on confond souvent une manière d'être irréfléchi et compulsive avec une

attitude réfléchi de transformation individuelle et sociale. L.Binswanger a écrit à ce propos : « Nous devons toujours maintenir une distinction entre le fait de se laisser transporter par les désirs, les idées, les idéaux et la lente, la dure progression degré après degré au long de l'échelle qui fait que ces désirs, ces idées, ces idéaux de vie, artistiques, philosophiques, scientifiques se différencient et se traduisent en paroles et en actes. » En d'autres termes, le Puer possède beaucoup de qualités mais il ne les utilise pas à des fins constructives. Par ce biais, il est fait allusion à l'Ombre du Puer, à son versant caché et obscur, qui est fait d'égoïsme, de cynisme, de froideur, d'infidélité, d'absence de réflexion sur soi, autant d'aspects qui compensent l'idéalisme, la disponibilité et la générosité conscients.

Il est clair désormais que le mouvement du Puer est une fuite hors du monde : dans sa soif d'absolu, il nie ce qui est spécifiquement humain parce que trop banal et tente de se soustraire à l'inépuisable travail de médiation entre les instances contradictoires qui nous habitent, c'est-à-dire à la vie même.

Il est presque superflu d'ajouter que le Puer, quand il rencontre le Père, cesse d'être Puer, c'est pourquoi il n'a aucun intérêt à le rencontrer. C'est alors le Moi qui doit assumer la charge d'intégrer les messages qui proviennent de part et d'autre. Puer et Senex deviennent dans ce cas les deux fonctions antagonistes qui avec des bonheurs divers alimentent l'incertaine maturité de l'homme.

Par ceci je veux souligner que, lorsqu'on parle de Puer, on n'entend pas désigner seulement un type humain, mais plutôt décrire une modalité d'existence, un archétype : une réalité donc qui nous concerne tous dans une certaine mesure et avec laquelle nous devons régler nos comptes.

Pour conclure, je voudrais illustrer la figure du Puer en me servant de quelques rêves. Je tiens à préciser que mon intention n'est pas d'exposer ici un ou plusieurs « cas cliniques », mais seulement de montrer comment à travers quelques rêves particulièrement expressifs, il est possible de souligner les aspects saillants de la modalité Puer. Je commencerai par un rêve d'un de mes patients particulièrement téméraire, qui plusieurs fois a mis à l'épreuve son amour pour la mort en se précipitant dans des situations hautement dangereuses. Comme nous l'avons vu, l'amour pour la mort est, chez le Puer, une forme de nostalgie des origines, l'aspiration à retrouver sa maison, à se fondre dans le sein de la Grande Mère. Nous voyons reparaître ici le mythe de l'inconscience originaire (dont la figure du retour à la mère est l'image prégnante), dépourvue de tensions et de mémoire, réservoir d'innombrables possibilités sans un sujet qui assume le tourment de leur donner une forme. Dans cette perspective, la mort apparaît paradoxalement comme le réveil au terme du vilain rêve qu'est la vie ici-bas. Ce patient a rêvé que je m'apprêtais en tant qu'analyste/chirurgien à lui racler le cerveau pour le libérer du voile de Maya. Quand nous avons examiné le rêve, je lui ai demandé ce qu'était le voile de Maya. Il m'a répondu : le monde des illusions. Je lui ai alors demandé quelle était son illusion essentielle. Il m'a répondu : l'immortalité. Le but de l'analyse dans ce cas consiste donc à le libérer de l'illusion d'immortalité. Mais qu'est-ce que l'immortalité sinon le désir de sortir du temps, c'est-à-dire de l'existence historique ? C'est justement le retour à la maison. Au contraire, sortir de la maison équivaut à renoncer à une illusoire toute-puissance sans objet pour accéder au monde de la temporalité avec ses déceptions. Se donner au temps signifie justement s'user, reconnaître ses limites, s'exposer à l'échec. Envisagée du point de vue de la pure potentialité, la vie dans le temps apparaît assez misérable, car ce qui est dans le temps assume le poids de la matière, son opacité. Ce n'est pas par hasard que l'on dit : l'usure du temps. Le temps nous corrode et nous épuise, en nous conduisant vers la mort. Le Puer, au contraire, voudrait conserver son temps comme un talent enfoui dans la terre, pour le rendre intact à l'éternité. Vivre, dit-il, cela n'en vaut pas la peine : le temps est un usurier qui exige trop en échange de ce qu'il donne. Ceci fait penser qu'il voudrait être guéri de la vie, non de la névrose.

Ce même patient a rêvé également qu'il partait pour une île au beau milieu de la mer, qui était l'île heureuse, « l'île du bonheur », où il n'y avait plus aucune mémoire du monde. La situation évoquée devient plus claire si je fais appel au souvenir d'un autre patient, qui rêvait très souvent que son père dormait. En lui dormait le modèle du logos et de la virilité, le courage d'affronter le monde et la possibilité de s'accommoder aux lois et aux institutions.

Un autre rêve typiquement Puer est celui d'une jeune fille : elle stationnait dans une grande salle d'attente, ayant conscience que cette salle d'attente était la vie. Dans l'imagination de la patiente la vie est une sorte d'intermède, un lieu où l'on attend de partir, ou mieux d'où l'on attend de partir. Si la vie est attendue, le départ (l'arrivée du train, la fin de l'attente) est déjà en dehors de la vie. La vie donc regarde au-delà d'elle-même, et se concentre sur un ailleurs qui reste toutefois un pur objet de désir. Dans ce rêve, comme dans celui du patient précédent, ce qui est au-delà de la vie se soude avec ce qui la précède, point d'arrivée et point de départ coïncident.

Je vous raconte pour terminer le rêve d'un peintre de talent, souffrant de problèmes d'identité et de difficultés à se situer dans le monde. Le rêve est le suivant. « Je voyais une plage, une étendue de sable divisée par des canaux que remplissait l'eau de la mer. Les canaux devenaient de plus en plus grands et dessinaient une espèce de ville-labyrinthe. A la fin, je me trouve dans cette ville labyrinthique. Commence alors une guerre, j'en entends les bruits dans les galeries, dans les canaux. J'essaie de fuir en grim pant sur les murs en haut desquels il y a des fenêtres. Mais je m'aperçois que les fenêtres ont une grille dans la partie qui regarde vers le ciel. » Le rêve s'arrête là. D'un espace indifférencié émerge une structure qui est une ville, l'espace des commerces humains. Cette structure est toutefois labyrinthique, elle demande que constamment soient opérés des choix de direction ; et c'est un lieu de conflits, c'est-à-dire de contradictions déchirantes. Ville, labyrinthe, conflit semblent n'être qu'une seule et même chose. Nous voudrions en sortir, nous diriger vers les espaces infinis. Evidemment cela ne se peut pas.

Augusto Romano

Relazione tenuta in occasione del Convegno « Des racines et des liens », organizzato in Grenoble (Fr) il 13 ottobre 2001 dal Groupe Rhône-Alpes pour l'Etude de la Psychanalyse d'Approche Jungienne (GRAEPAJ), 3, boulevard du 4 septembre – 38500 VOIRON.